HAL
open science

Ne pleurez pas, Dieu va descendre ! " Regard anthropologique sur le cyclone Pam à Tongoa (Vanuatu)

Maëlle Calandra

To cite this version:

Maëlle Calandra. Ne pleurez pas, Dieu va descendre ! " Regard anthropologique sur le cyclone Pam à Tongoa (Vanuatu). Conférence Publique, Université de Nouvelle-Calédonie (UNC), Oct 2015, Nouméa, Nouvelle-Calédonie. hal-01334496

HAL Id: hal-01334496

https://hal.science/hal-01334496v1

Submitted on 24 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Conférence Publique

«Ne pleurez pas, Dieu va descendre ! » Regard anthropologique sur le cyclone Pam à Tongoa (Vanuatu)

Université de Nouvelle-Calédonie

6 octobre 2015, Nouméa

Maëlle Calandra (EHESS-CREDO UMR 7308)

Introduction

La nuit du 13 mars 2015,le Vanuatu a connu l'événement le plus destructeur de son histoire. Nommé Pam, ce cyclone de catégorie 5/5 sur l'échelle de Saffir-Simpsona généré des rafales estimées[1] à plus de 330 km/h. D'après le Bureau de la Coordination des Affaires Humanitaires de l'ONU, il a affecté près de 166 000 personnes soit 64 % de la population locale. Du centre au Sud de l'archipel, le cyclone a engendré de lourds dommages et causé la mort de onze personnes[2]. Tongoa, petite île des Shepherd, sur laquelle je conduis mes recherches depuis 2011, s'est retrouvée durant de nombreuses heures au cœur de ce phénomène : les pluies torrentielles et les rafales d'une rare intensité ont bouleversé durablement le paysage et le quotidien des habitants. Afin de poursuivre une réflexion sur les rapports que les insulaires de cette îletissent avec leur environnement et interroger la dimension universaliste de la catastrophe, cette présentation s'intéresse aux changements structurels induits par l'événement à Kurumampe, village de 230 habitants situé au Nord de l'île de Tongoa et aux différents registres interprétatifs produits par les insulaires afin de lui trouver une justification.

[1] Lors du cyclone l'anémomètre du centre météorologique de l'île n'a pas résisté à la violence de l'événement, il est donc impossible préciser la puissance exacte des rafales.
[2] A ce jour aucun bilan officiel n'a encore été publié par le gouvernement du pays.

Les désastres naturels affirment leur qualité de « catastrophe » par leur ampleur et leur imprévisibilité. Face à un phénomène physique tel que l'inondation, une irruption volcanique, un tremblement de terre ou un cyclone s'opposent des récits, des interprétations, des explications, des peurs, des angoisses qui sont le résultat de cet événement. Plus tard, une fois que les dégâts auront été évalués et les victimes dénombrées, la catastrophe pourra être nommée et révélera sa nature éminemment discursive (Langumier, 2008 : 18). En juillet dernier, lors de mon séjour à Tongoa, la production des discours expliquant les raisons d'un tel cyclone, allait bon train. Comme l'explique Yann Moreau « tout désordre estrelatif à une manière d'organiser un monde, à un caractère, une éducation et unecosmologie. L'étude des catastrophes […] est doncaffaire de relations, de ruptures dans la relation qu'établit un individu, une sociétéou une espèce, avec ce qui l'entoure » (Moreau, 2013 :11). Et cela passe d'abord par l'usage du motpour définir la catastrophe. A Tongoa, « lorsqu'une rupture avec l'ordre habituel des choses » (Séguy, 2009 : 15) vient de se produire, les habitants recourent au mot bislama *« disasta »*[3]. Ceux-ci expliquent cette utilisation lexicale par l'absence de mot dans la langue vernaculaire (le nakanamanga) permettant de recouvrir la catégorie *« disasta »*. Suite à plusieurs terrains réalisés sur l'île, j'ai pu établir que localement le*« disasta »*se mesurait à l'étendue des dommages observés dans les jardins et à la maturité des fruits et des légumes au moment où l'événement se produisait. Ainsi, les conséquences du *« disasta »* sont plus importantes lorsque celui-ci survient entre deux récoltes ou plusieurs fois durant la même période. Le temps d'attente avant que les légumes ou les fruits puissent de nouveau être consommés étant de plusieurs mois et, alors que les jardins permettent l'autosuffisance alimentaire des familles, l'état de *« disasta »* place les villageois dans des situations d'autonomie alimentaire délicates.

[3]Mot formé à partir de l'étymon anglais *disaster*introduit récemment dans le lexique du bislama.

Voyons pour commencer les changements structurels induits par le cyclone dans les différents espaces de l'île : les jardins, les villages et le *bush*.

1. Des changements structurels

1) Les nouveaux jardins

Au lendemain du cyclone, Tata Samoa, une femme âgée du village décrivait les jardins comme suit : « les jardins été désherbés, ils étaient telle la terre battue des cuisines, il n'y avait plus rien et les tubercules étaient tous déterrés. Les animaux ont senti leur odeur et sont venus s'en nourrir, c'est pourquoi très vite on n'a plus rien eu à manger » (03/05/2015). L'eau de mer projetée dans les jardins lors du cyclone a également participé à la destruction de cet espace. Une semaine après le cyclone les mauvaises herbes se sont mises à sécher à cause de la salinisation de la terre. Le jardin jadis lieu d'abondance permettant de couvrir 90%[4] des besoins alimentaires des familles, s'est transformé en un lieu stérile où seulement quelques mauvaises herbes subsistaient. Pour les horticulteurs le travail de reconstruction s'annonçait conséquent, puisque tout devait être replanté et recommencé. Dès qu'ils l'ont pu, lorsque les premiers travaux de reconstruction au village ont été achevés (grâce aux dons matériels de Save The Children), les villageois se sont attelés au rétablissement de leurs essarts afin que la période de césure soit la plus courte possible[5]. De manière à ce que ce travail soit efficace et rapidement entrepris, Timataso (le représentant actuel du chef du village Taripoamata) a demandé aux villageois de constituer 5 groupes de travail et pour chacun d'entre eux de nommer un leader qui s'occuperait du

[4] Selon mes observations et mon interprétation.

[5] Après le cyclone une période de grande abondance alimentaire a été observée, avec hâte les habitants sont allés ramasser ou déterrer les tubercules dans leurs parcelles avant qu'ils ne pourrissent. Cette période a duré 3 semaines et a inéluctablement été précédée par un temps de césure. Les premiers tubercules ont été récoltés mi-juillet (patates douces et quelques maniocs). Entre ces deux moments ce sont les sacs de riz et les boites de conserves distribués par les ONG et le gouvernement qui ont permis aux insulaires de se nourrir.

déroulement des travaux. Cette initiative a permis à chacune des familles du village de recevoir l'aide de la communauté pour nettoyer ses jardins des arbres tombés, reconstruire ses barrières, bouturés les cultivars cassés par les rafales et planter les graines (choux, salades, maïs, tomates) reçuesdes ONG et du gouvernement (via le National Disaster Management Office). A la fin du mois de juin, les jardins avaientrecommencé à pousser et le patrimoine végétal se reconstituait peu à peu, à une exception près :le manioc avait disparu (ou presque). En effet la salinisation des sols a contraint leur croissance et provoqué la disparition définitive de 3 cultivars sur les18 recensés en 2013. Ce changement est remarquable puisqu'il y a encore peu ce tubercule était le dénominateur commun entre tous les jardins de l'île par la grande place qui lui était accordé. Il était d'usage d'entendre qu'à Tongoa « *waet i go, waet i kam* »[6] tant le manioc était consommé et abondait dans les parcelles. Ce tubercule est apprécié, car à la différence des autres, en particulier l'igname, il se développe sans soin particulier et n'implique pas une culture sur brûlis.L'absence du manioc acependant été compensée, par une espèce jusque-là minoritaire : le taro *(Colocasiaesculenta)*. Les horticulteurs ayant remarqué qu'il était le seul tubercule à avoir résisté au cyclone (ses feuilles se sont cassées, mais les tubercules ont résisté et se sont conservées sous terre), ils l'ont planté, bouturé et échangé en grande quantité. Si auparavant seuls quelques pieds de taros pouvaient être observés dans les parcelles, il représente à présent la plante la plus cultivée et sera bientôt la plus consommée. Cette substitution du manioc par le taro a été justifiée par sa résistance[7], puisque lui seul, lorsque tout le jardin était détruit, a assuré la subsistance des habitants. Cette permutation avec le manioc s'est faite d'autant plus facilement qu'autrefois, le taro était la plante principale

[6] Littéralement en bislama cela veut dire « quand un blanc part, un autre vient ».

[7] Le cancella Pakoa du village expliquait que depuis des années lorsqu'un Man-Tongoa plantait un taro, il séchait, car un Man-Epi avait fait un *nakaemas* pour bloquer leur croissance. Auparavant le gout et la bonne santé des taros de Tongoa étaient réputés à travers tout le pays, jaloux cet homme a jeté un sort sur l'île. Pakoa a expliqué que la violence du cyclone a été si forte qu'elle a levé ce *nakaemas* et depuis, ces derniers prospèrent.

dans les essarts. Il faisait disent les insulaires, la fierté et la renommée de l'île. Mais un homme d'Epi (l'île la plus proche de Tongoa) jaloux des beaux spécimens des Man-Tongoa aurait fait un *nakaemas* pour limiter leur croissance. *Nakaemas*désigne en bislama les pratiques viles pour empoisonner, tuer, rendre malade ou causer du tort et mêlent, comme le note Knut Rio, des savoirs tenus secrets à des relations marquées par la peur, la colère ou la jalousie (Rio, 2010 : 182).C'est pourquoi, depuis des années, les taros poussaient mal et le manioc occupait une telle place dans les essarts.La violence de Pamaurait annihilé le sortilège et permis aux taros d'être aussi beaux qu'avant.

2) La frontière sauvage-domestique brouillée

Si le cyclone a détruit, il a également produit et fait surgir de nouveaux éléments dans le paysage de l'île. Quelques semaines après Pam un peu partout à Tongoa poussaient en des lieux insolites des plantes alimentaires originaires des jardins.Cela a conduit les habitants à considérer Pam comme un événement destructeur, mais aussi comme un évènement ensemenseur. Sasa un chef coutumier expliqua par exemple : « le travail du cyclone c'est de planter. Il a semé sans faire de distinction entre les bonnes et les mauvaises plantes. Il n'a pas cherché à savoir, il les a jetées partout ! Chez moi, il m'a fait cadeau d'une citrouille » (Sasa, 05/08/15).

Dans le village, quand les cuisines[8] dans lesquelles étaient stockées les graines du jardin sont tombées, les semences se sont dispersées à proximité descuisines détruites et dans le bush, là où aucune plante du jardin n'est censée pouvoir se développer, puisque celles-ci dépendent du travail des hommes. Dans le village, deux semaines après le cyclone ces plantes ont commencé à germer (principalement des pastèques, des citrouilles et des

[8] Les graines sont stockées dans de la bourre de coco accrochée au-dessus du foyer pour être protégées des insectes et des rongeurs par la fumée. La fumée les empêche également de pourrir et assure leur conservation dans le temps.

haricots). Puisqu'il n'y avait plus rien dans les jardins, les habitants les ont « bloquées » en les entourant de taules et de débris laissés par le cyclone, pour les préserver des animaux errants (vache, cochon, poule). Plus celles-ci se sont épanouies et se sont rependues, plus les petits enclos dans lesquels elles se trouvaient se sont agrandis et se sont transformés en lieu de cultures, puisque d'autres espèces y ont été introduites (telles que les graines distribuées par les ONG). Au fil des semaines ces nouveaux espaces ont prospéré et les récoltes se sont succédées, car les plantes y étaient confinées et bénéficiaient pour leur croissance des cendres des anciens feux de cuisson. Le village qui était jusque-là un lieu exempt de cultures a vu sa structure se modifier, après Pam, chaque famille possédait à proximité de son habitation, un petit jardin.

Cependant, le cyclone n'a pas seulement ensemencé l'espace d'habitation, puisque dans le bush, là où se développent spontanément les espèces sylvestres, des pastèques, des citrouilles, des haricots grimpants ou encore des tomates se sont mis à pousser.

Ce mouvement des plantes vers le bush ou le village est double puisque des espèces du bush se sont également dispersées pour envahir les espaces de culture. En effet, au milieu desmaïs et des patates douces poussent à présent des*nandove*, un arbre rouge, utilisé pour la charpente des maisons et des *piko(Solanumtorvum)*recouvrent les sols. En quelques semaines cette plante invasive faisait plus d'un mètre de haut et ses épines présentes sur ses feuilles, ses tiges et ses calices rendaient le travail de débroussaillage difficile. Des familles, comme celle de NadegeTapao, ont fait le choix d'abandonner leursparcelles pour en ouvrir de nouvelles moins exposées. A ces invasions végétales s'est ajouté le déferlement d'un nouvel insecte suite au cyclone. Difficile à identifier par les horticulteurs (tantôt décrit comme une punaise, une chenille ou une coccinelle), celui-ci se délecte des feuilles de patates douces et des choux des îles ralentissant ainsi leur croissance.

Ces introductions constituent des bouleversements au niveau structural et épistémologique. En effet, le bush où d'ordinaire prospère le sauvage a été modifié par l'action cyclone en un espace où poussent à présent des plantes alimentaires, tandis que le jardin a vu sa nature se recomposer d'éléments sylvestres (insecte + plante). Enfin le villageoù jadis aucune culture n'avait encore été observée s'est rempli de petits jardins fertiles et prospères. Les limites de ces trois espaces et ce qui les distinguaient jusque-là, notamment par ce qui les composaient et les pratiques qu'ils engendraient ont été brouillées, voire bousculées par le cyclone Pam.

Ainsi, l'événement par ce qu'il engendre révèle de nouvelles pratiques et des changements structuraux dans les modes de vie. Ces modifications sont à l'origine de discours révélés par l'analyse anthropologique. Avant de les étudier dans le détail et pour donner plus de clarté à ces différents registres interprétatifs, je vais reprendre le récit des habitants depuis l'annonce du cyclone jusqu'à son arrivée sur l'île.

2. L'annonce et la (non) préparation au cyclone

1) Messages d'alerte et signes du cyclone

A Tongoa où il n'y a pas l'électricité et où les ondes radiophoniques émises depuis Efaté sont mal captées, le seul moyen d'obtenir des informations sur la météorologie reste le téléphone portable. Cette année Digicel, l'une des deux compagnies privées de téléphonie au Vanuatu, a envoyé des messages à ses utilisateurs à partir du mercredi 11/03, le jeudi 12/03 elle a informée sur la position et la force (catégorie 5/5) de celui-ci, puis a cessé d'émettre dès les premières rafales. Il est ressorti des entretiens réalisés à Kurumampe que bien avant la réception des messages téléphoniques, les habitants avaient déjà observé la présence d'un cyclone dans la zone : le ciel était anormalement rouge au coucher du soleil, les nuages courraient vite et l'oiseau *mala(Hydrobatespelagicus)* volait

très haut. En octobre dernier, un vieil homme avait expliqué lors d'un entretien dans son jardin que la maturité précoce des mangues augurait un cyclone dans les mois à venir. C'est la conviction de la survenue prochaine d'une catastrophe qui leur permettrait pour reprendre les mots de MondherKilani à propos de la catastrophe : « d'agir sur elle pour qu'elle n'ait pas lieu et de faire face à la panique […] » (2007 : 47)[9]. Ces éléments et ses connaissances constituent le système d'alerte local, il s'est développé à travers une longue expérience de vie dans cet environnement. Il est pensé comme un mécanisme de prédiction, et par extension de contrôle des risques. Ainsi, par prudence, mais sans vraiment y croire les villageois sont allés dans leurs plantations le jeudi 12 mars pour y couper des palmes de cocotier afin de renforcer les toitures des maisons et des cuisines. Cependant, comme ils l'ont expliqué, puisqu'aucune observation ne permet de déterminer en amont la violence de l'événement, ils n'ont pas préparé leurs jardins, c'est-à-dire que les végétaux dont la prise au vent est importante, tels que les maniocs ou les bananiers, n'ont pas été coupés et aucune réserve de nourriture n'a été constituée. Le sentiment qu'il n'était pas nécessaire de se prémunir de cet événement en devenir a été renforcé par les observations des insulaires qui n'étaient pas en adéquation avec celles de Digicel. L'opérateur annonçait un phénomène destructeur tandis qu'à Tongoa aucun signe ne permettait de déterminer avec précision l'imminence et la violence du cyclone. Margaret Missel (une habitante du village) explique: « la veille de l'arrivée de Pam, il faisait beau, très beau. Une journée normale. On a reçu les messages, mais on n'y croyait pas, car il faisait beau alors on ne s'est pas vraiment préparé » (Margaret Missel, 31/08/15, Kurumampe). Sera Alick, une villageoise de Purao dit quant à elle : « on a reçu les

[9] A titre d'exemple, lorsque l'arrivée du cyclone est confirmée les villageois interviennent dans les jardins pour limiter les dégâts sur les plantes : ils coupent les bananiers et les maniocs ; les toitures des maisons sont également renforcées avec des palmes vertes de cocotiers et les fenêtres des maisons sont bloquées avec des bouts de taules).

messages, mais on a attendu de voir si c'était vrai et lorsqu'on a compris qu'il arrivait, que c'était vrai, c'était trop tard (Sera Alik, 18/08/15, Purao).

Si pour certains le manque de préparation est imputable à une mauvaise observation, d'autre considèrent que c'est la mémoire qui a fait défaut. En effet, puisqu'un tel événement ne s'était plus produit depuis des décennies, plus personne ne savait y faire face. Les propos de Lei Wawa (la doyenne du village) à ce propos sont éclairants: « depuis trop longtemps, depuis Uma (1987), il n'y a plus eu de gros cyclone à Tongoa, on ne savait plus vraiment ce que c'était donc on ne s'est pas préparé (Lei Wawa, 03/08/15).

2) L'arrivée du cyclone

Le vendredi 13 mars, au petit matin le vent s'est progressivement fait sentir. NagegeTapao et son mari ont voulu allé travailler dans leur jardin, mais les rafales qui commençaient à se faire fortes les ont fait changer d'avis: « J'ai dit à Tapao qui voulait aller au jardin d'y aller sans moi, j'avais peur que les noix de coco tombent et de ne pas savoir les éviter. Finalement le vent était trop fort, Tapao a eu peur et il n'est pas parti » (Nagegetapao, 4/08/15). La force du cyclone a commencé à se faire sentir vers 10h, les toitures, sans se casser se soulevaient et des branches tombaient. A 14h, Nagege et sa famille sont partis se réfugier dans une autre cuisine avant que la leur ne leur tombe sur la tête. Dehors dans un fracas assourdissant les taules volaient et les arbres se cassaient et tombaient. Nadege explique : « Quand nous sommes arrivés chez Elda Roy ils nous ont demandé pourquoi nous n'étions pas venus plus tôt. On s'est assis et on s'est changé, car nous étions trempés. On avait nos enfants sur les genoux, dehors le vent soufflait de plus en plus fort et on ne se parlait pas. De temps en temps on disait juste : il est fort ce vent, mais qu'est-ce qu'il est fort ! Puis d'autres sont venus nous rejoindre. On est resté comme ça jusqu'à la tombée de la nuit, lorsque soudain tout s'est arrêté.» (Nagegetapao, 4/08/15).

Tout s'est arrêté (vent et pluie), car l'œil du cyclone est passé sur l'île. Pendant une demi-heure les villageois ont pensé que le cyclone s'en était allé. Des femmes ont commencé à cuisiner, d'autres sont parties voir leur maison pour constater les premiers dégâts et chercher des changes. Tapao, le mari de Nadege, a enjambé les branches pour retourner chez lui. Sa cuisine, comme beaucoup d'autres, s'était écroulée. Il a essayé de récupérer les affaires pour les mettre à l'abri dans la maison lorsque le vent a recommencé à souffler, mais cette fois-ci en venant du Nord Est (et non plus du Nord-Ouest). Stupéfait, il est reparti se mettre à l'abri chez Elda Roy et se souvient : « Avant que le vent ne se remette à souffler il y a eu comme un bruit de moteur d'avion, un vrombissement énorme et effrayant et puis le vent est arrivé. La pluie et le vent étaient si forts que Salatove [une falaise près du village] est tombée dans la mer et il s'est mis à pleuvoir des cailloux ». Les habitants jusqu'au petit matin se sont accrochés aux charpentes pour les maintenir, ont réparé les trous, ont bloqué les fenêtres avec des matelas, et changeaient d'abri lorsque le leur tombait ou montrait des signes de faiblesse. Le fait que les vents soient venus de deux directions différentes et à des moments distincts a conduit les insulaires à penser qu'ils avaient vécu deux cyclones. Un premier avant l'œil du cyclone et un second à la reprise des vents. Distinguer ces deux moments met en exergue l'exceptionnalité de l'événement, car d'une part, jamais de mémoire d'homme l'île n'avait vécu un tel phénomène et d'autre part, le passage de deux cyclones permet d'expliquer la lourdeur des dégâts.

3) Au petit matin

Au petit matin, quelques heures avant le lever du jour, les 230 habitants étaient répartis entre trois maisons et deux cuisines. Tous avant de sortir de leurs abris ont dit avoir chanté, prié et remercié Dieu pour être encore vie. Cette nuit-là beaucoup, comme nous allons le voir un peu plus tard dans cet exposé, pensait qu'ils vivaient leur dernière nuit.

Lorsque le vent s'est affaibli, les portes se sont ouvertes et un premier bilan matériel a été dressé. Alik Philip raconte: « quand on est sorti, on s'est tous mis à pleurer comme si un homme était mort, d'ailleurs on ne savait pas s'il y avait des morts, on regardait juste dehors, c'était comme si un bulldozer était passé dans le village, il ne restait plus rien » (Alik Philip, 17/08/15, Kurumampe). La quasi-totalité des maisons étaient abîmées ou envolées (50 sur 57), l'intégralité des salles de bain et des wc (tous construits à partir de matériaux locaux) avait été pulvérisés par les rafales. Aucune barrière entre les jardins ou les maisons n'avait résistée, les oiseaux morts ou à moitié morts jonchaient le sol, les arbres encore debout étaient défoliés et parfois sans écorce, au sol il n'y avait plus d'herbe, mais un tapis de petites pierres volcaniques rouges projetées par le cyclone lors de l'effondrement de Salatove, l'eau des réservoirs était souillée par les détritus et l'eau salée, les fruits des arbres étaient tous tombés, les tubercules et les plantes du jardin étaient déterrés et cassés et en contre-bas du village il était possible de voir la mer et les île voisines. Plus rien n'était comme avant, c'était le *disasta*.

Quatre mois après Pam, au moyen d'une grammaire, une justification est formulée par les insulaires pour expliquer cet état de *« disasta »* et comprendre pourquoi il est arrivé. Trois registres de discours sont mobilisés: religieux, coutumier et naturaliste[10].

[10] Sandrine Revet suite à ces travaux sur les coulées de boue au Vénézuela en 1999 a établi trois registres de pensées privilégiés pour justifier la catastrophe : naturaliste, animiste et religieuse (Revet 2010 ; 2011). Ici bien que le contexte soit éloigné ces catégories de penser et de justifier l'événement ont également été observées et m'ont aidé à construire ma réflexion.

3. 2. Elaborer du sens, construire une justification post-catastrophe

1) Eschatologie ou courroux de Dieu : la justification divine

Une première trame de justification est le discours eschatologique. À Tongoa comme ailleurs au Vanuatu le culte chrétien s'est enraciné dans toutes les communautés par le biais des missionnaires arrivés au XIXe siècle. À Kurumampe les habitants appartiennent majoritairement à l'Eglise presbytérienne, mais aussi à deux Eglises évangéliques qui comptent de plus en plus de fidèles: l'Eglise New Governement et l'Eglise des adventistes du 7ème jour. Celles-ci, comme d'autres églises néo-évangéliques, prédisent une seconde venue de Dieu sur terre dans un cataclysme final, tel qu'un immense tremblement de terre, un cyclone dévastateur, une éruption volcanique démesurée, etc. Ainsi dans la nuit du 13 mars, lorsque les éléments se sont déchaînés cela ne pouvait qu'être une intention divine. Atterrés par cette violence immaîtrisable, les hommes et les femmes ont prié convaincu de voir apparaitre Dieu.Margaret Missel se souvient que pendant le cyclone elle n'a pas pleuré, car dit-elle: « lorsqu'on pleurait les vieux nous disaient: ne pleurez pas, Dieu va descendre ! Moi j'ai prié et j'ai attendu que Dieu apparaisse ».

Le sentiment, que Pam soit une création divine, a été renforcé lorsque des tenants de la *kastom*[11] ont tenté de contraindre les rafales. Trois hommes de Kurumampe (dont 2 petits chefs) sont en effet connus pour savoir maîtriser les vents. Si durant toutes ces années l'île avait été épargnée par les cyclones, c'est parce que dès que le vent soufflait trop fort (c'est-

[11] Voici la définition proposée par Jean-Michel Charpentier pour définir le sens du mot *kastom* au Vanuatu: « ce terme pidgin issu de l'anglais 'custom' "coutume, usage, habitude", a un champ sémantique très large, beaucoup plus étendu que celui du terme anglais dont il est issu. Il signifie certes les habitudes, les usages, les coutumes ancestrales mais il fait référence également aux croyances, aux chants, aux danses, aux légendes, à l'ordre social ancien existant encore. On l'emploie parfois pour désigner une technique, telle qu'une méthode de culture, une façon de pêcher, de chasser […].En fait, aujourd'hui, tout ce qui concourt à faire que la façon de vivre, de penser d'un mélanésien diffère de celle d'un européen a droit au qualificatif kastom » (Charpentier, 1979 : 121). Voir également Bolton 1999, Rousseau 2004.

à-dire lorsqu'il était susceptible d'endommager les jardins), ces hommes projetaient des feuilles mâchées et des paroles au vent. Ainsi lorsque Digicel a envoyé les premiers messages d'alerte, personne ne s'est vraiment inquiété (et donc préparé), car tout le monde pensait qu'une nouvelle fois, ces hommes-là sauraient faire face, qu'ils sauraient dévier le cyclone de sa trajectoire ou l'amenuiser lorsqu'il s'approcherait de l'île. Mais ils n'ont pas su, pas pu. Joël Joe explique : « plus on crachait, plus le vent se renforçait. On n'y arrivait pas, il ne voulait pas se calmer. On a essayé plusieurs fois, puis on est rentré se mettre à l'abri » (Joël Joe, 20/08/15). L'impuissance de ces derniers face au cyclone, plutôt que de remettre en question leur réputation ou leurs compétences est venue renforcer la thèse d'une catastrophe divine, puisque la *kastom* n'était pas capable d'y faire face.

A Lupalea, village voisin où les deux-tiers des habitants sont des adventistes du 7ème jour, l'inaction des hommes de Kurumampe a été interprétée comme un châtiment divin. Car comme l'explique Lei WiyaKarie« depuis trop longtemps les hommes de Kurumampe copient la coutume de Pentecôte et de Maewo [des îles de l'archipel] pour faire dévier les cyclones, mais cette coutume n'est pas la leur, alors cette fois-ci ça n'a pas fonctionné et ça s'est aggravé, comme une punition » (le 8/08/2015, Lupalea).

Toujours dans le même registre, à Kurumampe les femmes d'un groupe de prière presbytérien ont interprété Pam comme le courroux de Dieu, une punition contre les mauvais agissements des hommes, car avant le cyclone explique ErimaLangas : « trop peu allaient à l'église le dimanche et le bâtiment était en ruine. Il [Pam] est venu nous dire qu'il fallait qu'on soit bons et qu'on arrête les commérages » (10/08/15, Kurumampe).

A l'inverse de ce discours où la morale des humains est remise en cause et où Dieu est pensé comme étant tout puissant, un autre registre de justification émerge : le cyclone aurait été fabriqué par un homme jaloux.

2) *Nakaemas* : un cyclone fabriqué

Ce registre de discours se construit à partir du principe suivant : Dieu est bon par essence, il est donc incapable de plonger les habitants de l'île dans une telle situation. En revanche, si Dieu n'en est pas capable, l'homme l'est. La violence du cyclone a été interprétée ici comme le résultat d'une action humaine. Selon MeriamElo, Pam a été fabriqué par un homme de Sele, village voisin de Kurumampe, où les habitants sont réputés recourir régulièrement au *nakaemas*. Ici, la jalousie serait la cause d'une telle action, MeriamElo explique : « peu avant Pam on vendait nos kavas à des hommes de Sele qui les vendaient ensuite à Vila. Ils ont vu qu'on gagnait de l'argent, beaucoup d'argent et ils ont été jaloux. Ils ont fait ce gros cyclone pour détruire nos kavas. Lorsqu'ils ont entendu qu'il y avait un cyclone dans la zone, ils l'ont fait venir ici et l'ont fait devenir très gros. Aujourd'hui, plus personne ne possède de kavas, ils ont tous été détruits ».

Selon un homme de Panita (un village du Sud) le cyclone aurait été fabriqué par un Man-Tongoa jaloux des cocotiers d'un autre (produisant du coprah).

Le cyclone serait ainsi venu remettre de l'ordre et rétablir une forme d'égalité sociale entre les insulaires en détruisant les cultures de rente qui ne représentent à présent plus, et pour personne, une manne financière[12].

La capacité de l'homme à fabriquer des cyclones avait déjà été entendue lors d'un séjour en février 2011. Cette année-là, le cyclone Atu de catégorie 2/5 était survenu et avait également été interprété comme le résultat d'une entreprise humaine, mais cette fois-ci pour aider la communauté, il avait été considéré comme une bonne nouvelle. Les fruits mûrs étaient tombés et avaient pu être facilement ramassés pour être ensuite vendu à la capitale ou au marché de l'île. L'eau de mer mélangée à la pluie avait permis de fertiliser les sols des jardins et de détruire les maladies et les insectes trop nombreux à cette période.

[12] Sur la relation nakaemas / jalousie voir les travaux de Mc Donnell (2015) sur le Nord-Efate, Dousset (2015) à Malekula ou Rio (2002, 2010) à Ambrym.

Quelques semaines plus tard, les arbres « secoués » avaient été stimulés dans leur croissance et avaient par la suite mieux repoussé et produits de beaux fruits. Les jardins n'ayant pas été anéanti, Atu n'avait pas été interprété comme un *disasta*.

Les phénomènes « naturels » (selon une acception occidentale) ne sont donc pas toujours qualifiés et considérés comme étant d'origine « naturelle ». Désigner l'origine du cyclone de « naturelle » par opposition à « fabriquée » est une question d'interprétation au moment où l'événement survient. Un cyclone est considéré « fabriqué » lorsqu'il intervient à un moment inattendu (hors-saison cyclonique) et/ou lorsqu'il engendre de lourds dégâts (récoltes et maisons anéanties). L'intention de le fabriquer ou d'attirer un cyclone présent dans la région peut être bonne (pour le bien de la communauté) ou mauvaise *(nakaemas)* lorsqu'il s'agit de détruire l'objet de convoitise. Pam, dans la mesure où il a provoqué des dommages considérables et qu'il a détruit les jardins et les cocoteraies, a été interprété comme le fait d'un homme jaloux.

A l'opposé de cette justification, l'événement est interprété à partir d'une idéologie naturaliste où seule la nature est responsable de la formation du cyclone qui advient « parce qu'il doit arriver ».

3) Une justification naturaliste

Ce dernier discours, plus marginal que les deux précédents, est principalement employé par les fonctionnaires (enseignants, ou salariés de la province) ou les villageois ayant été amenés à voyager à l'extérieur de l'île. Morrison Makau (chef de la province des Shepherd) explique par exemple : « Pam est arrivé pendant la saison cyclonique, car on a une saison pendant laquelle les cyclones surviennent. Je suis très en colère, car personne n'était près. Les habitants avaient oublié et ils n'ont pas pensé à planter plein de

natangura[13] pour pouvoir rapidement reconstruire leur maison en cas de cyclone. Le gouvernement l'a dit, maintenant c'est El nino et il faut qu'on se prépare, car on peut encore avoir un cyclone cette année (Morrison Makau, 07/08/15, lors d'une réunion avec le disastakomiti).

Cette conception du risque et plus largement de la nature est véhiculée par les scientifiques à travers les média (inaccessibles à Tongoa), les instances gouvernementales et les ONG. La catastrophe est ici interprétée à travers un schème explicatif naturaliste, les causes du désastre sont intrinsèquement liées au cycle des saisons (une saison cyclonique est identifiée de novembre à avril) ou au changement climatique(argument de plus en plus mobilisé pour justifier tout événement anormal dans la nature) et ses conséquences sont associées à la météorologie (pluie, vent).

Cette catégorie ontologique (occidentale) définit par Philippe Descola distingue l'homme du reste du règne animal et plus généralement de la nature sur le plan de l'intériorité - âme, intelligence, intentionnalité, etc. - et sur le plan de l'extériorité – par ses aspects physiques (prédispositions biologiques et génétiques) (Descola, 2005 : 241-279). A travers cette perspective, l'aléa est rationalisé en étant « intégré à une chaîne de causalité structurelle (risque) et systémique (vulnérabilité) (Moreau, 2012 : 228). Ces prédispositions permettent d'engager des réponses séculières par la prévention ou en entretenant une mémoire du risque afin qu'un tel phénomène ne se reproduise plus et que ses effets soient limités (Revet, 2010)[14].Ce registre de discours s'oppose ainsi aux précédents sur deux points fondamentaux :

[13] Les feuilles de natangura (sagoutier) sont utilisées dans la confection des toitures.

[14] Sandrine Revet, anthropologue qui a travaillé sur les coulées de boues au Vénézuela en 1999 relève également trois catégories de discours (*scénarii)* pour interpréter la catastrophe : « la symbolique religieuse, la pensée naturaliste et la rhétorique du risque » qui induisent différents modes de penser et d'agir face au désastre.

1) l'homme n'est pas jugé coupable (il n'a pas provoqué le courroux de Dieu ou la jalousie d'un autre), car la nature est à la base de l'événement et contre elle, on ne peut rien.

2) l'homme a une capacité d'action contre ce risque en développant des comportements séculiers (prévention) pour anticiper voire endiguer l'événement (au contraire d'une action de *nakaemas* ou d'une entreprise divine qui ne sont pas prévisibles et arrivent sans prévenir). Aussi, comme l'explique Sandrine Revet, dans cette perspective l'attitude la plus méprisable est celle de la « passivité », car « elle est associée à l'image d'un homme dominé, 'archaïque' parce que puisant dans le domaine du religieux des interprétations de ce qu'il traverse […] » (Revet, 2010 : 52). Dans ce registre de pensée, l'homme n'est pas soumis à la nature dans laquelle il évolue, mais cherche à la contrôler. C'est justement comme l'explique Descolaparce que la « nature/environnement » n'est pas un élément donné, mais qu'il évolue sans cesse par la construction de l'esprit que l'homme peut agir sur celui-ci.

Toutefois, ces discours varient au fil des discussions, des contextes et des interlocuteurs (une même personne module son interprétation selon si elle s'adresse à l'ethnologue, à un membre de sa famille, au représentant d'une ONG ou de l'église). C'est pourquoi comme le souligne Yann Moreau : « les catégories mises à jour ne sont que des moments de l'interprétation, qu'une interprétation générale – un scénario – va tisser ensemble, à la manière d'un patchwork (Moreau, 2013 : 230). L'essentiel étant que l'argumentation soit suffisamment convaincante pour que la survenue d'un tel phénomène destructeur soit justifiée afin de « refuser l'hypothèse inacceptable du hasard » (Revet, 2010 : 53), mais aussi de redonner un sentiment de maîtrise sur le destin par des pratiques séculières (prières, bon comportement, respect de la coutume, mesures préventives, mémoire du risque, etc.).

Conclusion

En conclusion, le *disasta* dans la mesure où il bouleverse l'ordre établi constitue le « point de bascule à partir duquel le monde et le temps semblent subitement devoir s'ordonner autrement » (Bensa&Fassin, 2002 : 10). Quand le cataclysme survient, l'urgence de la survie ne laisse muets ses contemporains que le temps de son irruption. Une fois la stupeur passée, les mots affluent pour le nommer et le qualifier et devient donc une action collective (Revet, 2010 : 44). La démarche anthropologique dans le champ des catastrophes suggère d' « éclairer les pratiques, les façons de faire, les formes d'organisation, les différents schémas interprétatifs qui se mettent en œuvre pour faire face à l'événement »(Revet, 2009 : 421), afinde ne plus voir l'événement comme une « tautologie de l'évidence » (Bensa&Fassin, 2002 : 13). À Tongoa, l'analyse des discours a révélé trois grands cadres interprétatifs où la catastrophe est systématiquement perçue comme le résultat des mauvais comportements de l'homme : il est capable de déclencher le courroux de Dieu, la jalousie d'un autre qui se vengera ou alors parce qu'il n'a pas su développer les comportements adéquats et s'est retrouvé pris dans la tourmente de l'événement. Ces interprétations permettent de justifier la catastrophe en lui trouvant une origine, une raison d'advenir. Aussi, puisque la catastrophe n'existe qu'à partir du regard qui lui est porté (Martinais, 2005 : 94) l'interprétation qui en sera donnée variera d'un contexte à un autre, c'est en cela qu'elle n'est qu'une construction sociale.

L'interprétation de l'événement et ses conséquences produisent également des changements dans le quotidien des habitants et perturbe les imaginaires. Plus rien n'est comme avant, le paysage est bousculé : les plantes du *bush* poussent dans les jardins et inversement. C'est lorsque c'est frontières seront redéfinies et quand la nature aura retrouvé un nouvel équilibre que le temps du *disasta* sera révolu.